



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

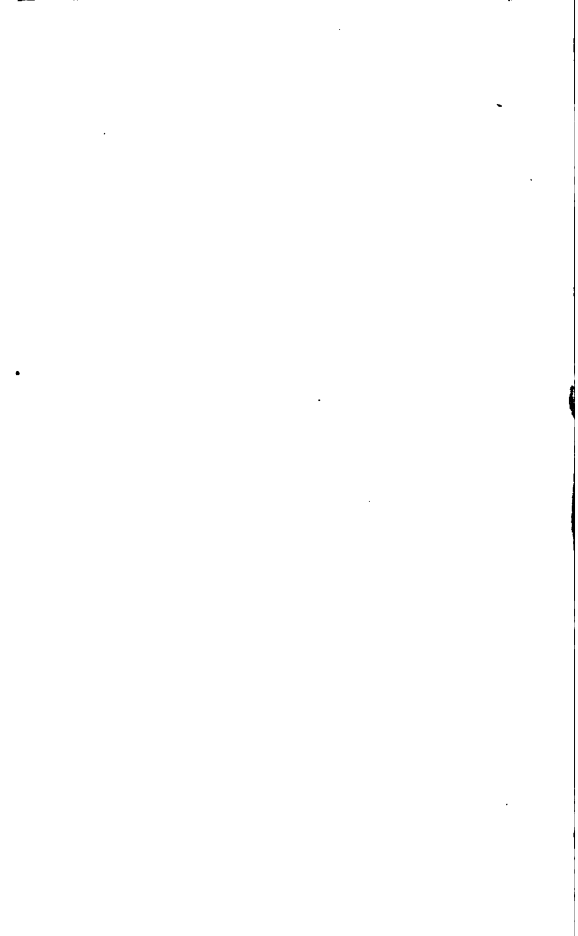
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



VET. Fr. II A. 252





207-2

LES
BAISERS DE ZIZI,
P O E M E.

Vet. Fr. II A. 252

51

R. 41



LES

BAISERS DE ZIZI.

P O E M E.

par J. de Castelle

..... Liquidis immisi fontibus apros.

VIRG. Buc. 2.

SECONDE ÉDITION,

Faite sur le véritable manuscrit de l'Auteur, et suivie
de diverses poésies fugitives.

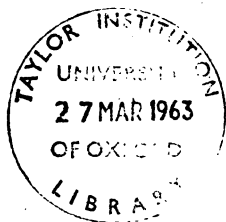


A P A P H O S,

Et se trouve A PARIS,

Chez ROYER, Libraire, à la descente du Pont
Neuf, et chez les Marchands de Nouveautés.

M. D C C. L X X X V I.



NOUVEL
AVANT-PROPOS
DU BON-HOMME
GRANUCHEAU,

Colporteur, et premier Editeur
des Baisers de Zizi.

L'ON a bien raison de dire que notre fortune est souvent l'effet du hasard ; car sans l'ennui d'une aimable dame, son projet de s'enfermer chez elle, le changement subit qui la porta à se faire mettre des papillottes, l'intrigante curiosité de son docte Abbé, et la scrupuleuse décence de ce grave Ecclésiastique, je n'aurois pas été chargé de faire imprimer les Baisers de Zizi ; et tout en continuant

à vendre sous le manteau des livres défendus , je flotterois encore dans l'alternative de crever de faim , ou d'aller croupir en prison : mais grace au couple malin que je viens de citer , les Baisers de Zizi ont été si bien accueillis par tous les honnêtes gens qui aiment les Baisers , que la première édition m'a presque enrichi , ce qui m'engage à en donner une seconde. J'y suis obligé d'ailleurs par reconnoissance pour le public ; et si on y trouve des changemens considérables , ils sont dus aux bontés du grand Seigneur , premier dépositaire de l'Ouvrage , ainsi que j'étais le raconter ; car je suis un peu conteur de mon naturel.

Sept ou huit jours après la publication des Baisers de Zizi , je vendis de rentrer chez moi , lorsque j'en-

tendis frapper à ma porte. J'ouvris ; et je vis un domestique vêtu d'une livrée que tout le monde connoît : il me demanda si j'étois le vieux Granuchéau ; sur ma réponse , il me dit de le suivre chez son maître : je le suivis en tremblant , et j'avoué de bonne foi que malgré l'habitude où je suis de traiter avec les personnes de la Cour , je me crus tout-à-fait perdu. Mais ce ne sont pas les plus grands seigneurs qui sont les plus fiers , ceci soit dit en passant ; et mon aventure va ajouter une nouvelle preuve à cette vérité.

C'est donc toi , mon ami , qui as publié les Baisers de Zixi , me dit le Prince avec bonté ? » Oui , Monseigneur. » Tu as bien fait , et je te salue bon gré sur-tout du soin avec lequel tu as prévenu Zixi des mauvais desseins qu'on

avoit sur elle ; car je m'intéresse beaucoup à cette Zizi, et je suis sûr que si on découvroit dans le monde son vrai nom, elle en seroit désolée. Mais toi, qui t'insinues dans tous les cabinets, et devant qui l'on parle sans crainte, qu'en as-tu ouï dire ?

« Monseigneur, lui répondis-je, j'ai entendu faire beaucoup de conjectures sur cette mystérieuse Zizi. Les uns assurent que c'est une dame de très-haute qualité; les autres une bourgeoise, ou tout au plus une femme de robe. Plusieurs prétendent qu'elle est actrice, et même actrice de l'Opéra; et le plus grand nombre enfin a du penchant à croire que c'est une aimable marquise qui va souvent chez Narsès. »

Tant mieux, s'écria le Prince ! cette fluctuation d'idées et d'opinions, dont

quelqu'une peut être vraie , favorise encore l'envie qu'a Zizi de ne pas être connue. On est mieux caché dans la foule , que lorsqu'on est seul dans un coin : ainsi tu peux sans danger faire imprimer de nouveau les Baisers de Zizi ; mais comme tu as fait la première édition d'après une mauvaise copie de mon nêgre , je veux te donner le véritable manuscrit de l'Auteur. Tu trouveras à la suite diverses poésies fugitives, qui ne sont pas écrites de la même main , mais qui , à leur air d'abandon et de naturel , semblent être du même Auteur. Quoiqu'il en soit , tiens , voici le tout ; fais-en ton profit.

Il est facile d'imaginer combien d'actions de grâces je rendis à Monseigneur , et combien j'ai d'empressement et de plaisir à publier sa générosité et les vrais Baisers de Zizi. Je ne doute pas que les amateurs ne

les accueillent avec le même soin que les premiers : par ce moyen j'espère désormais pouvoir faire mon petit négoce plus à l'aise , et sans danger ; et je vais en conséquence bannir de mes sacoches les rapsodies du Compère Mathieu, les Pensées philosophiques , et le Système de la Nature.

L E S

BAISERS DE ZIZI,

P O È M E.

O MRES amis ! que l'existence est douce
Pour qui connoît les baisers de Zizi
Que le mortel par ses liens saisi ,
Sent jusqu'à l'ame une tendre secousse !
Comme sa main mollement le repousse
Comme ses yeux lui disent : reviens-y !
Moi , tout rempli d'une ardeur délectable ,
Quand cette belle a redoublé d'efforts ,
De l'égalier je me trouve capable ;
Je sais répondre à ses brûlans transports ,
Et de bonheur je suis insatiable.
Mais qui voudroit éviter son pouvoir
Ne doit jamais essayer de la voir.
Tout porte en elle un charme irrésistible ;
Et son aspect sauroit seul émouvoir
Le fer , le bronze et le marbre insensible.

Long-tems mon cœur fut insensible aussi,
 Et craignit trop un amoureux souci.
 Jeté , perdu dans la foule commune ,
 Traînant au loin ma tristesse importune ,
 Je végétois sans connoître le prix
 Et des faveurs que l'on doit à Cypris ,
 Et des attraits de la piquante brune
 Dont en ce jour on me voit tant épris ,
 Quand le hasard , père de la fortune ,
 La fit paroître à mes regards surpris.

Tel un matin , pour le bonheur du monde
 Parmi les ris le dieu d'Amour est né ;
 Ou telle , aux yeux de l'Olympe étonné ,
 Vénus jadis sortit du sein de l'onde.

Je vis Zizi ; mon cœur au même instant
 Fut embrâsé du feu le plus ardent :
 Je crus soudain reprendre un nouvel être ;
 Je ne sus plus compter que de beaux jours.
 Le doux plaisir vint en remplir le cours.
 Déjà Zizi me l'a donné pour maître ,
 Et je sens bien qu'il le sera toujours.

Il faut pourtant vous conter mon histoire ,
 Et de l'amour vous peindre l'ascendant :

Mais en secret gardez-en la mémoire ;
 Car votre ami n'a point la vaine gloire ,
 D'oser prétendre , amoureux imprudent ,
 Que le public soit cru son confident.
 L'on berne tout la manie indiscrete
 De ces Messieurs qui , dans leurs petits vers ,
 Voulant se peindre en héros de toilette ,
 Par leurs ardeurs glacent tout l'univers.

Tel fut Dorat , ce fameux Coryphée
 Des écrivains accueillis à Paphos :
 Il ne puisoit dans sa tête échauffée
 Qu'un vain jargon et des sentimens faux.
 Sans cesse il eut la fureur de paraître
 Fin persifleur et léger petit-maître :
 Prompt à vanter les prétendus appas
 De cent Lais qu'il ne connoissoit pas ,
 Suivant la rime il varioit leur forme ;
 Tout fut changé sitôt qu'il le chanta.
 La vieille Iris , malgré sa taille énorme ,
 Entre dix doigts dans ses vers s'ajusta ;
 Et bien qu'elle eût un nez long et difforme ,
 D'un nez fripon sa muse la dota.
 Popée enfin , qu'à présent on oublie ,

Passa long-tems , graces à sa folie ,
 Pour bel-esprit , et même pour jolie.

Tel fut Dorat ; tels sont ses écuyers ,
 Nouveaux Sanchos d'un nouveau DonQuichotte,
 Que Zulica choisit pour chevaliers ,
 Et que l'ennui charge d'une marotte.

Mais laissons-là ce travers de nos jours ;
 Et revenons bien vîte à nos amours.
 Nos amours seuls ont droit à ma pensée ;
 Et quand mon cœur trouve un charme nouveau
 A voir pour vous leur douceur retracée ,
 Des sots rimeurs si la foule insensée
 Vient par hasard s'offrir à mon pinceau ,
 Que dans un coin elle reste placée ,
 Et serve d'ombre à cet heureux tableau.

De l'océan j'ai su franchir l'espace ,
 Et parcourir ces rivages lointains ,
 Où tant de fois les Piquets, les d'Estaings
 Ont signalé leur belliqueuse audace ;
 J'ai célébré ce rival du Dieu Mars ,
 Bouillé , brisant les fastueux remparts
 Qui de Rodney virent souiller la gloire ;
 Et j'ai porté mes avides regards

Aux champs d'Yorck , sur ces grands boulevards
 Où Washington enchaîna la victoire ,
 Et sut dompter les fougueux léopards :
 J'errai long-tems dans la vaste Amérique ;
 J'étudiai le caractère unique
 Des fils de Penn et de la liberté ,
 Peuple dévot , bizarre et pacifique ,
 Fou de la bible et de l'égalité .
 Mais la sagesse à la valeur unie ,
 Mars , Apollon , Amphitrite , Uranie ,
 N'écartoient point ma secrète langueur :
 Ils pouvoient bien amuser mon génie ,
 Et non remplir le vide de mon cœur .
 Enfin , lassé d'une course incertaine ,
 Sauvé des flots et des vents orageux ,
 Et revenu sur les bords de la Seine ,
 Au sein des arts , des plaisirs et des jeux ,
 Près de Zizi le tendre amour m'enchaîne .

O ma Zizi ! qu'à tes touchans attraits
 Je dois d'hommage et de reconnoissance !
 Puisque tu viens , par leur douce puissance ,
 Bannir l'ennui , la crainte et les regrets ,
 Et qu'en comblant mon avide espérance ,

B ij

De mes ardeurs tu doubles les progrès.
 Tu fais bien plus : quand le repos succède
 Aux vifs élans d'un desir emporté,
 Les goûts divers de la société,
 Grace à tes soins , sont l'heureux intermède
 De la tendresse et de la volupté.
 Toujours folâtre , ardente , curieuse ,
 Tu sais changer de jeux , d'amusemens ;
 Et ta gaîté vive et malicieuse
 Leur donne à tous de nouveaux agrémens.

Mais lis ces vers , et souris à mon zèle.
 L'Amour content à l'amitié fidelle
 Veut présenter tes triomphes chéris ,
 Pendant ces jours où Momus te rappelle
 Au tourbillon des plaisirs de Paris.

Là , tu le sais , rose fraîche et brillante ,
 Honneur nouveau d'un superbe jardin ,
 Des papillons le voltigeant essain ,
 Et des zéphyr's la foule caressante ,
 Pleins de l'espoir d'un amoureux larcin ,
 Rendent hommage à ta beauté naissante.

Mais devant nous huit portiques ouverts
 Mènent ensemble à ce palais immense

Qu'ont élevé le goût et l'opulence ,
 Et dont Philippe a fait sa résidence.
 Là , tous les biens épars dans l'univers
 Sont par le luxe à nos desirs offerts ;
 Là , tous les arts , avec magnificence ,
 Ont rassemblé leurs miracles divers.
 De ce palais la noble architecture ,
 Par ses beautés frappe , enchante nos yeux ;
 Mais dans le centre un temple spacieux
 Nous cache l'art sous l'air de la nature.
 Des gazons frais forment l'autel des jeux ,
 Et tout autour de ces gazons heureux ,
 Des maronniers , des tilleuls amoureux
 Sont façonnés en lambris de verdure ,
 Et pour plafond ont la voûte des cieux.
 Le voyageur , des limites du monde ,
 Vient fixer-là sa course vagabonde.
 Nous y pouvons contempler sous leurs traits
 Persans , Chinois , Turcs , Castillans , Anglais ;
 Des nations ce superbe mélange
 Plaît à nos yeux sans avoir rien d'étrange ,
 Car nos plaisirs en ont fait des Français.
 Par les amours et les grâces parées ,

On voit aussi nos beautés adorées,
 Dans ce concours charmant, voluptueux,
 Venir passer leurs brillantes soirées,
 Et se mêler à flots tumultueux.
 Mais en ce lieu, dès que Zizi se montre,
 Tous les amans s'empressent sur ses pas,
 Ou d'un pied vif courent à sa rencontre,
 Pour admirer de plus près ses appas.

Voyez d'abord dans ce nombreux cortège
 Le plus léger des bons Parisiens,
 Fier d'égaliser les belles qu'il assiège
 Dans le grand art des pompons et des riens.
 Mais c'est en vain, au boudoir on l'oublie;
 Et dès long-tems sa chute est établie.

Tout près de lui saute un petit marquis,
 Nain à-la-fois, caustique et ridicule,
 Qui, pour des vers à prix d'argent acquis,
 S'est décoré du beau nom de Tibulle.
 Tantôt il prend le ton d'un Camatdule,
 Tantôt la voix d'un galant Sigisbé;
 Et de Plutarque usurpant la fêrule,
 Fin mythologue, il défend sans scrupule
 Cet échanson que la Grèce crédule

Mit dans l'Olympe à la place d'Hébé.

« Ah ! dit Zizi , quelle est leur vaine audace !
« Cercles charmans en ce lieu rassemblés ,
« Déjà près d'eux tout votre éclat s'efface.
« A des amours élégans , pleins de grace ,
« Devroit-on voir deux satyres mêlés ? »

Bien que Zizi soit légère , sans doute ,
Au ton joyeux alliant la candeur ,
Comme à l'amour la timide pudeur ,
De mes rivaux jamais elle n'écoute
Les vains propos , ni la frivole ardeur.

Elle fuit donc cette éclatante lice ;
Elle renonce à ce chaos bruyant ,
Et va chercher un spectacle attrayant ,
Qui plaise aux yeux , et dont l'ame jouisse.

C'est au théâtre où , par l'heureux concours
Des grands talens , des arts et des amours ,
Souvent Minerve est au plaisir unie.
Là des beaux sons qu'inventa Polymnie
Le dieu des vers emprunte le secours ,
Et le vainqueur des cygnes d'Ausonie ,
Le hardi Gluck , ce Linus de nos jours ,
Soumet les cœurs à son brûlant génie.

Rappelle-toi quel plaisir j'ai senti ,
 Dieu des amans , c'est toi que j'en atteste !
 Lorsque le goût au génie assorti ,
 Par un rapport enchanteur et céleste ,
 A sur tes pas guidé St. Huberti ,
 Peignant les maux de la touchante Alceste.
 Que dis-je ? alors ses sensibles accens
 Nous la rendoient des graces le modèle.
 L'esprit et l'art peuvent dompter les sens ;
 Et quelquefois la laideur semble belle.

Témoin encor des prodiges de l'art ,
 Cette légère et folâtre Guimard ,
 Qui d'Euphrosine a la délicatesse ,
 L'air caressant de la blonde Cypris ,
 Sa volupté , sa douceur , sa mollesse ,
 Et qui paroît à tous les yeux surpris
 Garder d'Hébé l'éternelle jeunesse.
 Oui , quand près d'elle on admire Vestris
 Plein de fierté , de grace et de souplesse ,
 On croit revoir ces beaux jeux de la Grèce ,
 Où les amours , les talens et l'adresse ,
 Par cent combats se disputoient le prix.
 Mais pour Zizi cette assemblée immense

Vient d'oublier les Vestris , les Guimards ,
 Le dieu du chant et celui de la danse ,
 Et vers sa loge enfin de toutes parts
 Sont réunis d'ambitieux regards.

A t'illustrer c'est l'amour qui conspire.
 Dans tous les lieux où tes pas sont portés ,
 O ma Zizi ! jouis d'un juste empire :
 Le doux transport que ta présence inspire
 Doit ajouter à mes félicités.

Mais trop modeste , elle s'échappe vite ,
 Et dans son char remonte lestement :
 Il faut aller dans un souper charmant ,
 Où le plaisir chez Narsès nous invite.

Qui n'a point vu les soupés de Narsès ,
 Ne connoît point tout l'empire du faste.
 Là , chaque soir , dans un salon très-vaste ,
 L'orgueil du luxe étale ses excès ;
 Et la nature y vient , par son contraste ,
 D'un art pompeux relever les succès.
 Là , cent flambeaux , brillans vainqueurs del'ombre ,
 Sur des fleurs d'or élégamment portés ,
 Dans les miroirs sont cent fois répétés ;
 Et des cristaux vacillans en grand nombre

Doubtent encor ces superbes clartés.
 Sur les lambris d'attachantes peintures
 Nous font de Greuze adorer les pinceaux :
 Le coloris de ces divins tableaux
 Est varié par l'éclat des dorures.
 L'ambre et le musc constamment allumés
 Sont réunis à l'essence de rose.
 De ces odeurs nous restons embaumés ,
 Et leur pouvoir sur tous nos sens charmés
 Avec mollesse au plaisir nous dispose.
 Par-tout enfin on trouve retracés
 Les soins d'un goût noble élégant et leste.
 Mais de Comus les autels sont dressés ,
 Et tout autour les convives placés
 Sur des fauteuils de satin bleu céleste.

Déjà la vue et le parfum des mets
 Ont réveillé l'appétit des gourmets.
 D'un tel festin tout enchante , tout flatte ;
 Tout fait aimer la chère délicate :
 Les végétaux par nos marins acquis
 A Ceïlan , à Timor , à Surate ,
 Sont répandus dans vingt ragoûts exquis.

Il est trop vrai , la satiété blase :

Mais qui n'a point quelques desirs nouveaux ,
 En contemplant les succulens vanneaux ,
 La caille née aux plaines de Lemnos ,
 L'oiseau brillant qu'a révéé le Phase ,
 Et les perdrix à pieds de cardinaux ?
 Qui n'aime point les présens de Pomone ,
 Et tous les dons de l'amant d'Erigone ;
 Ces vins charmans , fruit des côteaux ambrés ,
 Et dans mes vers à jamais célébrés
 L'Aï brillant , à la sève mousseuse ,
 • Et du Segur la liqueur savoureuse ,
 Qui rend sans cesse une vigueur heureuse
 Aux estomacs par le tems délabrés ?

Le seul Narsès , que la goutte condamne
 A fuir ces mets , ces vins délicieux ,
 Va se plonger au fond d'une ottomane ,
 Loin d'un bonheur qui fatigue ses yeux ;
 Et pour tromper les heures paresseuses ,
 Dont la lenteur le fait souvent gémir ,
 A ses côtés douze aimables berceuses ,
 En le flattant , tâchent de l'endormir.

Mais la gaîté brille au sein des convives ;
 La médisance a rappelé les ris ;

Et dès l'instant qu'on ouvre ses archives ,
On apperçoit nos dames attentives ;
Et l'on est sûr de plaire aux beaux-esprits.

Le fol Inchal , armé de six lorgnettes ,
Grand chroniqueur des soupés de Paris ,
Vient nous citer l'histoire des toilettes ,
Et des foyers les romans favoris ;
Car chaque jour , ses courses dûment faites ,
Il a tout vu , tout lorgné , tout appris.

Ainsi que lui parle avec arrogance ,
Un grimacier , laridon d'importance ,
Qui , quarante ans , loin des tentes de Mars ,
Sut éviter de dangereux hasards ;
Qui toutefois a la folle impudence
De commenter et Turenne et Villars ;
Et qui , bouffi d'une vaine science ,
Et s'égalant aux Guiberts , aux Folards ,
Est le Fréron des Maréchaux de France.

Tout auprès d'eux , célèbre Carondas ,
Tu viens , prôné par la ruse et la brigue ;
Car en quel lieu ne te glisses-tu pas
A la faveur de ton adroite intrigue ?
Mais , conviens-en , tu déclines un peu.

Tu vois languir cet esprit et ce feu
 Qui nous faisoient aimer ton éloquence ,
 Quand de Thémis tu frondois la puissance ,
 Et que ta main sembloit se faire un jeu
 De déranger son auguste balance :
 Et si depuis au théâtre François
 Tu fis goûter les farces de la foire ,
 Tu dus sans doute un si rare succès
 Au merveilleux de ton étrange histoire.
 Tes sots rivaux par toi sont abattus ;
 Mais vante moins ton talent littéraire :
 Pour ton honneur il vaut bien mieux te taire ;
 Quoique chéri de l'aveugle Plutus ,
 Au dieu du jour as-tu le droit de plaire ?
 Est-il bien vrai ? ces lieux sont avilis
 Par le rimeur qui chanta Siphilis ,
 Et qui long-tems gémit sous son empire !
 Brûlant après de la soif de médire ,
 L'insensé fit une longue satire ,
 Sans goût , sans grace , et digne de Gâcon ;
 Et désormais honteux d'oser écrire ,
 Il est caffard comme le fut Piron ,
 Quand il mangea la soupe de Beaumont.

« Quoi ! direz-vous , quel assemblage immonde !
« Parmi les jeux , les amours et les ris ,
« L'intrigue rampe et la malice fronde ?

Oui : croyez-moi , cessez d'être surpris.
Autour du bien toujours le mal abonde :
Tel est , hélas ! le destin de ce monde :
Et mieux qu'ailleurs on le voit à Paris.
Le vice impur lève un front téméraire ;
Et la vertu semble inspirer l'ennui.
Rousseau parloit : les cagots l'ont fait taire ;
La France a pu se vanter d'un Voltaire ;
Mais les Cotins fourmilloient près de lui.
La beauté même a le malheur des Muses :
Pour une Guiche on trouve cent Méduses.
Et sans quitter le soupé de Narsès ,
Où l'imposture et la haine hypocrite
Osent s'unir aux grâces , au mérite ,
Ces vérités se démontrent assez.

Certain Grimaud vient de sa jalousie
Jusqu'en ces lieux porter la frénésie ;
Puis il flagorne en ses obscurs pamphlets
Un rimailleur , vil fréron du Parnasse ,
Qui vit jadis contre sa vaine audace.

Paris entier préparer des sifflets ;
 Et qui souvent , en faisant la grimace ,
 Du blond Phébus reçoit des camoufflets.
 Ce n'est le tout. Cet écolier ignare ,
 Docile aux vœux du pédant qui l'égare ,
 Veut imiter Gilbert et Rivarol ,
 Et croit avoir le chant du rossignol ;
 Lui qui reçut de la nature avare
 D'un étourneau le sifflement bizarre ,
 Et d'un oison le court et pesant vol.
 Aussi l'on voit qu'en son double commerce
 De flatterie et de malignité ,
 Avec pudeur , modestie , équité ,
 Publiquement le couple ami s'exerce.
 Par lui Chamfort, Saint-Lambert sont proscrits ;
 Mais l'écuyer qui fit les Œufs de Pâques ,
 Et de la halle osa chanter les cris ;
 Le Pacolet des Mimes de Paris ,
 Grand journaliste , égal au cousin Jacques ,
 Sur le tableau de ses auteurs chéris ,
 En lettres d'or sont dignement écrits.

Pardon pourtant , si ma caricature
 Offre les noms de cette horde obscure ;

Noms qui jamais ne vous sont parvenus.
 Ils me devront beaucoup par aventure ;
 Grace à mes vers , leur renommée est sûre ;
 Ils vont cesser de rester inconnus.

Mais fuyons-les. Retournons à la table ,
 Où des bavards , malgré leur ton capable ,
 De nos beautés excitent les dégoûts.
 Et de quel droit sont-ils méchans , jaloux ,
 Puisqu'aucun d'eux ne sait paroître aimable ?

Vous le voyez , ô vous , jeune Nan . . .
 Vous , qui pour eux méprisante et sévère ,
 Par un regard confondez leur orgueil ;
 Mais qui daignez charmer d'un doux accueil ,
 Les bons esprits qui sont faits pour vous plaire.
 Vous qui , sous l'air d'un léger papillon ,
 Cachez une ame et si grande et si bonne ;
 Vous qui , toujours vive , douce et mignonne ,
 Joignez la grace à la noble raison ;
 Vous qui savez égaler Amphion ,
 Quand sous vos doigts le clavecin résonne ,
 Et de Grétry volant jusqu'à Buffon ,
 Au mirthe heureux dont l'amour vous couronne
 Réunissez les lauriers d'Apollon.

Et toi , Zizi , bel objet que j'encense ,
 Toi , que l'amour soumis à la décence ,
 Voile aujourd'hui d'un nom tendre et badin ,
 Tu sais aussi punir par ton dédain
 Des froids plaisans la lâche médisance ;
 Et de Narsès l'insolente splendeur ,
 Son luxe vain , sa mollesse , sa pompe ,
 N'ont plus pour toi de charme qui te trompe.
 Tu veux des biens purs comme ta candeur ,
 Et que jamais le dégoût ne corrompe.

Va donc jouir de ces biens si chéris ,
 Dans le secret et gracieux asyle ,
 Où le plaisir , à tous nos vœux docile ,
 Me laisse entrer sous l'escorte des ris.
 Là déposant ces riches bagatelles
 Qu'imagina l'élégante Bertin ,
 Tes grands plumets , ton corset de satin ,
 Ton beau collier , tes bagues , tes dentelles ,
 Tu trouveras mille graces nouvelles
 A ne changer ta forme ni ton teint.

D'un caraco la blanche mousseline
 Se moulera sur ta taille divine ;
 J'admirerai ta jambe ronde et fine

Sous un jupon court et sans falbalas ;
 Petite mule à tes pieds délicats
 Pour m'enchanter servira de chaussure ;
 Laisse flotter la noire chevelure
 Qui de ton cou relève les appas.
 Plus de ces gants qui me cachent tes bras ;
 Plus de rubis , de pourpre , de dorure.
 Apprends-le enfin , ta plus belle parure ,
 Chère Zizi , c'est de n'en avoir pas.

Mais vous , souffrez que je vous abandonne ,
 O mes amis ! j'entends minuit qui sonne ;
 C'est le moment que l'amour m'a choisi.
 Dans une alcove où sa main délicate
 A disposé l'édredon et l'ouate ,
 Et dont jamais n'approche le souci ,
 Je vais cueillir les Baisers de Zizi.



P O É S I E S

F U G I T I V E S.



LES TABLEAUX

AU SALLON, EN 1785.

P O È M E.

HONNEUR des Grecs , tendre Dibutadis ,
Qui sur le mur osas , d'une main sûre ,
De Polémon retracer la figure ,
Et la fixant sous tes crayons hardis ,
Grace à l'amour , inventas la peinture ,
Applaudis-toi de tes heureux essais.
Dans l'Elysée , oui , tu dois être fière ,
Puisque toi seule entr'ouvris la carrière
Où tes rivaux ont de si beaux succès.
Mais viens jouir d'une autre récompense ;
Revoilà le jour : daigne me suivre ; avance.
Dans ce Sallon , la grandeur de nos Rois
Offre à ton art le plus brillant des droits ,
Le droit de plaire aux yeux d'un peuple immense.
Dieux !. quels objets ont frappé mes regards !

Du brave Hector ce sont les tristes restes ,
 Qu'Iliou vit traîner sous ses remparts.
 Terrible effet des belliqueux hasards !
 O barbarie ! ô vengeances funestes !
 Je vous entends gémir dans ce tableau ,
 Priam , Hécube , Andromaque si chère ,
 Astyanax , toi qu'il laisse au berceau ,
 Les bras tendus , tu pleures vers ta mère.
 Tel est le peintre. Oui , *Vien* , par son pinceau ,
 Semble égaler l'art sublime d'Homère.

A ce chef-d'œuvre un autre est opposé.
 A la lueur d'un palais embrasé ,
 La mort s'étend ; le massacre s'achève ;
 L'ardent Pyrrhus , sur un autel brisé ,
 Atteint Priam , et le perce d'un glaive.
 Je tremble , hélas ! du sort dévastateur
 De cette nuit cruelle , infortunée ,
 Où périt Troie aux Grecs abandonnée ;
 Et de Virgile heureux imitateur ,
Reynaud me fait encore entendre *Enée*.

Mais j'aperçois des débris de vaisseaux.
 Sur un rocher grimpent des matelots.
 Le grand *Vernet* conjure les tempêtes ;

Nouveau Neptune , il soulève les flots ,
Et fait gronder la foudre sur nos têtes.

Et toi , *David* , peintre cher au dieu Mars ,
Sous un portique , aux rivages du Tibre ,
Tu nous fais voir le plus fier des vieillards ,
Qui , vrai héros d'une nation libre ,
A ses trois fils présente trois poignards.
Sublime accord des enfans d'un grand homme !
Dans tous leurs traits qu'anime la fureur ,
Mes yeux surpris lisent avec terreur
La honte d'Albe et la gloire de Rome.
Mais au plaisir cède un génie altier :
Sous les crayons du sage *Le Barbier* ,
Là Jupiter dort près de son épouse ,
Qui , finement inquiète et jalouse ,
Même au sommeil craint de se confier.
Ici l'amour , pour séduire nos ames ,
D'une Bacchante a fait une Vénus ,
Et nous montrant ses charmes presque nus ,
Dans notre sein verse toutes ses flammes.
Mais tout-à-coup s'élève avec splendeur
D'un Roi chéri la compagne adorée :
De ses enfans elle marche entourée.

Nous admirons sa beauté , sa candeur ;
Et mère tendre , elle en est plus sacrée.

Un peu plus bas , d'un air mystérieux ,
Brille un objet , à la taille divine ,
Au regard vif , au souris gracieux ,
C'est vous , Ségur , ou bien c'est Euphrosine.

Convenez-en , vous-mêmes froids censeurs ,
Si la première est la reine des Graces ,
L'autre paroît une de ces trois sœurs ,
Que la déesse enchaîne sur ses traces.

Cependant , tiens , de ces tableaux brillans ,
Dibutadis , pourras-tu bien le croire ?
Les plus légers , sur-tout les plus galans
Sont de ton sexe et l'ouvrage et la gloire.
Oui , nos beautés s'ornent par tes talens ;
Tel est chez nous leur noble privilège.
A tous les arts on les voit s'essayer ;
Et dans le tien *Le Brun* et *Valayer* ,
Suivent de près *L'Albane* et *Le Corrège*.

O D E

A MADAME LA COMTESSE

A.... D E V.... (*)

Paris, 1786.

DANS les champs d'Ermenonville ,
Assis au pied d'un ormeau ,
Je contemplois le tombeau
De l'illustre auteur d'Emile ;
Et l'aspect religieux
De ce solitaire asyle
De pleurs remplissoit mes yeux.

De la nature en silence
Tout préparoit le sommeil :

(*) Madame la Comtesse Alexandre de V.... est sœur de Madame la Comtesse de Barbantane , et de Madame la Marquise du Jardin , et fille de M. de Girardin , propriétaire d'Ermenonville.

D

C'étoit l'heure, où le soleil
 Nous dérobe sa présence ;
 Mais le reflet diapré
 Des derniers rayons qu'il lance
 Peignoit le ciel empourpré.

Je youlus , d'une ame émue ,
 Saluer par quelque chant
 Un spectacle si touchant ;
 Mais ma voix sembloit perdue :
 Tous mes sens étoient domptés ;
 Et ma lyre détendue.
 Languissoit à mes côtés.

Peintre brûlant de Julie ,
 Combien tu m'avois troublé !
 Je te voyois accablé
 Par la haine et par l'envie.
 Je songeois avec terreur
 Que , même en perdant la vie ,
 Tu ranimas leur fureur.

Soudain les airs résonnèrent
 Par un doux frémissement ;

Des arbres, en ce moment,
 Les branchages s'inclinèrent ;
 Et sur son humble tombeau
 Mes yeux surpris discernèrent
 La grande ombre de Rousseau.

« Tendre adorateur des Muses,
 Me dit-elle avec douceur,
 « L'envie et sa noire sœur
 « Ont vu confondre leurs ruses.
 « Le ciel punit leurs efforts.
 « Faut-il donc que tu l'accuses,
 « Quand il répare ses torts ?

« Ma vie, hélas ! fut tissée
 « Et de tourmens et d'ennuis ;
 « Mais les plus obscures nuits
 « Ont une brillante issue ;
 « Et de mes vains détracteurs
 « L'animosité déçue,
 « Rend mes plaisirs plus flatteurs.

« Quel bonheur pur et facile
 « Jusqu'en ces lieux m'a suivi !

« Ton cœur n'est-il pas ravi.
« Dans un séjour si tranquille ?
« Un sage y répand ses biens :
« Les bosquets d'Ermenonville
« Sont les champs Élysiens.

« Pourquoi songer aux outrages
« Qui ternirent mon destin ?
« Barbantane et du Jardin
« Embellissent ces bocages ;
« Et sur-tout j'obtiens ici
« Les regrets et les hommages
« De la céleste V....

« Oui , V.... dans nos prairies
« Vient s'égarer quelquefois.
« J'accours dès que je la vois ,
« Pour charmer ses rêveries ;
« Mais invisible à ses yeux ,
« Je suis ses traces chéries ,
« Et je me crois dans les cieux.

« Et toi , quel orgueil extrême
« Doit à présent t'exalter !

- « Les vers que tu sus chanter ,
 - « V.... les lit et les aime.
 - « Tente de nouveaux essais ;
 - « Ose la peindre elle-même :
 - « Son nom fera tes succès. »
-

É P I T R E
À MONSIEUR LE COMTE
DE SABRAN,
ALORS COLONEL DU RÉGIMENT D'
CAP FRANÇOIS.

En Amérique, 1783.

AU sein des jeux sanglans de Mars,
Et sous les tentes de Bellone,
Quand des farouches léopards
L'ardent courroux vous environne,
Quand de Rodney le canon tonne,
Prêt à foudroyer vos remparts,
Vous aimez encor les beaux arts !
Et votre ame que rien n'étonne,
Au plaisir gaîment s'abandonne,
Comme elle affronte les hasards.

Le dieu du Pinde vous attache
Les guirlandes du double mont ;
Et l'Amour , par un plus beau don ,
Joint son myrte au brillant panache
Qu'on voit flotter sur votre front.
Ainsi , pour l'honneur de la France
Parurent vos braves aïeux :
Dans les combats lions fougueux ,
Tout vantoit leur haute vaillance ;
Aux belles , en très-dignes preux ,
Ils consacroient leur noble lance ;
Toujours grands , toujours amoureux ,
Et souvent troubadours heureux ,
Leur main faisoit avec aisance
Résonner la molle cadence
De leurs sistres voluptueux.
Je ne vois qu'une différence
De vous à ces mortels fameux :
C'est que vous n'êtes pas comme eux
Soumis aux lois de la constance.
Vous marquez chacun de vos jours
Par une conquête nouvelle :
De vos succès aucune belle

N'a jamais suspendu le cours ;
 Et votre cœur changeant toujours ,
 Inconstant avec les amours ,
 A la gloire seule est fidèle.
 La gloire a des charmes flatteurs
 Qui valent bien la préférence ;
 Et vous lui devez vos ardeurs
 Par zèle et par reconnoissance ,
 Puisqu'elle sait en abondance
 Répandre sur vous ses faveurs.

O Gloire ! sans doute il est rare
 Que tes soins daignent nous chercher :
 Mais est-il encor de barbare
 Que tu ne puisses pas toucher ?
 Moi chétif, moi , dont la jeunesse
 Se cache dans l'obscurité ,
 Moi , qu'endort souvent la paresse
 Dans les bras de la volupté ,
 Tu me réveilles , ô déesse !
 L'ardeur de te suivre me presse ;
 Et ton image enchanteresse
 Trouble ma douce oisiveté.
 Parmi le tumulte du monde ,

Et dans le silence des bois ,
Je n'entends jamais que ta voix ,
Que mon amour-propre seconde ,
Et cédant à l'illusion
Dont le prestige me domine ,
Je vois encor ta main divine ,
Pour tenter mon ambition ,
Sans cesse me tracer le nom
Et de Pindare et de Racine.
Mais malgré l'émulation
Dont je sens le vif aiguillon ,
Je n'ai point la prétention
D'aller si haut prendre ma place.
Un rêve qu'enfante l'audace ,
Bientôt diminue et s'efface
Devant le jour de la raison ;
Et si le desir dont je brûle
Dans ton temple me fait entrer ,
Gloire ! c'est aux pieds de Tibulle
Que je crois pouvoir m'y montrer.
M'en faut-il , hélas ! davantage ,
Pour prix de mes foibles accords ?
Et jaloux d'un plus beau partage ,

Dois-je dans un dur esclavage
 Me consumer en vains efforts ;
 Fatiguer un public volage ,
 Ou par quelque sanglant outrage
 Lui faire admirer mes transports ?
 L'aigle seul, l'aigle téméraire ,
 Suivant un essor périlleux ,
 A droit d'insulter au vulgaire
 Qu'étonne son vol orgueilleux ;
 Mais d'un si dangereux modèle
 Je fuis l'indiscrète leçon :
 Des Muses humble nourrisson ,
 Je n'imite que Philomèle ,
 Et c'est à l'ombre d'un buisson
 Qu'on me verra toujours comme elle ;
 Chantre modeste , amant fidèle ,
 Faire entendre quelque chanson.

Cependant , s'il faut vous en croire ,
 Si vers le temple de la Gloire
 Daigne m'appeler le Destin ,
 Comte , j'y marcherai sans doute :
 Mais je ne veux pas qu'il m'en coûte
 Un seul quart-d'heure de chagrin ;

Et puisqu'enfin l'envie ajoute
Aux difficultés du chemin ,
Pour mieux m'affermir dans ma route ,
Veuillez me tendre un peu la main.

É P I T R E
A É G L É. (*)

Paris, 1785.

O DE mon cœur souveraine maîtresse !
Lorsque l'amour te cédant son pouvoir ,
Me fait sentir qu'il suffit de te voir
Pour me livrer à sa brûlante ivresse ,
Daigne à ton tour accueillir mon espoir ,
Et partager l'excès de ma tendresse !

Dans ces jardins , plus sablés que fleuris ,
Où le printems rassemble tout Paris ,
Pour respirer le frais de la soirée',
Parmi les flots d'une foule égarée ,
Je vais chercher ta présence adorée.
Mes yeux d'abord fixent tes yeux chéris ;
A t'écouter mon oreille s'apprête.

(*) Il y a tout lieu de croire qu'Églé est la même à laquelle l'Auteur a donné depuis le nom de Zizi. (*Note du vieux Colporteur.*)

Malgré l'éclat , le tumulte et les cris ,
 Frappé du son de tes mots favoris ,
 Avec transport soudain je les répète ;
 Et quand je vois ton gracieux souris ,
 C'en est assez , et ma joie est complète.

Mais quoi ! ton cœur doit-il être fâché ,
 Si tu me vois à tes pas attaché ;
 Si de mes sens ne demeurant plus maître ,
 Auprès de toi j'ose faire paroître
 Un feu si vif ; pour tout autre caché ?
 Va , ne crains rien , beauté céleste et chère ;
 Sans mériter ta haine et ta colère ,
 Je puis céder à mes vœux les plus doux ;
 Je puis montrer , même aux regards de tous ,
 Ces vers d'amour composés pour te plaire.
 Le nom d'Eglé , favorable pour nous ,
 De ton vrai nom couvrira le mystère ,
 Et trompera l'œil perçant des jaloux.

ÉPITRE A LAURE (*),

En réponse à des vers qu'elle avoit adressés
à l'Auteur après une brouillerie.

Paris , 1785.

AMOUR , tu sais les entendre !

Muses , vous les répétez ,

Ces vers que Laure a dictés ,

Et dont le ton noble et tendre

Frappe mes sens enchantés !

Leur ravissante magie ,

Leur harmonieux accord ,

Font à la sombre élégie

Succéder un doux transport.

Depuis peu , triste convive ,

Inquiet , embarrassé ,

De ma gaîté folle et vive

(*) J'ai de fortes présomptions que Laure est la même qu'Eglé
et Zizi. (*Note du vieux Colporteur.*)

Le charme étoit éclipsé.
 Je prenois un air glacé ;
 Ma voix devenoit plaintive ;
 Mon sourcil étoit froncé.
 A souper chez Euphrosine ,
 Je craignois le meilleur plat ;
 Son luxe si délicat
 Me sembloit chère mesquine :
 Le Ségur et le muscat ;
 Malgré leur sève divine ,
 Flattoient peu mon odorat ;
 De Barthe la gaîté fine ;
 Et le bon sens de Garat ,
 Faisoient refroidir ma mine ;
 Et par-tout de mon état
 Portant l'empreinte chagrine ,
 Je trouvois laide Adeline (*),
 Et très-maussade Contat (**).
 Mais , ô féconde influence
 D'un écrit doux et charmant !

(*) Jolie Actrice du Théâtre Italien.

(**) Actrice du Théâtre François , remplie de graces et de talens.

Tu rends à mon cœur aimant
Les attraits de l'existence ;
Et ce divin changement
Est produit en un moment.

Vous , messieurs les incrédules ,
Qui , par vos discours plaisans ,
Savez rendre ridicules
Mesmer et ses partisans ,
Souffrez qu'enfin je réclame
Contre votre assertion.
La plus maligne épigramme
Ne vaut pas une raison ;
Et la sympathique flamme
Qui sait dominer notre ame ,
N'est point une illusion.

Avec vous très-fort je doute
Qu'un doigt en l'air s'agitant
Guérisse un fébricitant
Ou d'un rhume , ou de la goutte ;
Mais mon esprit stupéfait
Nie un vain charlatanisme ;
Et pourtant du magnétisme
J'ai ressenti tout l'effet.

De la beauté que j'adore
Tel est l'heureux ascendant ;
Je cède au feu violent
Du desir qui me dévore ;
Et je suis , au gré de Laure ,
Triste ou gai , froid ou brûlant ,

É P I T R E

AUX AUTEURS DU JOURNAL DE PARIS.

Paris, 1786.

PALSEMBLEU, messieurs du journal,
Il faut qu'enfin je vous le dise :
Dans Paris on se scandalise ,
Et le murmure est général.
Vous ouvrez un champ trop banal
A la jactance , à la méprise.

Pour contenter l'ambition
De quelques hableurs d'importance ,
Par votre fâcheuse indulgence
Tout est mis en confusion.
Vous daignez appeler science
La moindre compilation ;
Vous titrez d'érudition
La bavarde réminiscence ;
Sans examen , sans conséquence ,
Vous déclarez haute naissance

Une bourgeoise extraction ;
 Vous nous donnez pour bienfaisance
 Des actes d'ostentation ;
 Et le plus petit lampion
 Dont *Quinquet* enfume la France ,
 Chez vous prend fièrement le nom
 De physique et d'expérience.

Mais ce ne sont point tous vos torts :
 Votre cruelle courtoisie
 En a , je crois , de bien plus forts ;
 C'est d'oser souvent , sans remords ,
 Mettre à l'article Poésie ,
 Ces vers dont on nous rassasie ,
 Et qu'on doit mettre au rang des morts.
 Croyez-moi donc , changez de mode ;
 Par goût , par équité , par choix ,
 Suivez constamment la méthode
 Qu'on vous voit suivre quelquefois.
 Imprimez les lettres charmantes
 D'un moraliste ingénieux ,
 Et les anecdotes piquantes
 Que nous peignent nos bons aïeux.
 Rendez-nous d'un ton pathétique

Ces détails si simples, si beaux,
Que vous donne de ses travaux
Un Club vraiment philanthropique.

Des vers il faut vous défier :
Mais voulez-vous qu'on les accueille ?
Priez l'aimable Duverdier
De vous ouvrir son porte-feuille.

Vous deviendrez nos bienfaiteurs ;
Votre gloire en sera plus pure ;
Et tout ira mieux, je vous jure,
Et pour vous, et pour vos lecteurs.

É P I T R E

A MONSIEUR LE CHEVALIER
D'ESGOUTE,

OFFICIER AU RÉGIMENT DE ROYAL-AUVERGNE.

Paris, 1786.

VOUS m'annoncez, mon cher d'Esgoute,
Que sous l'étendard d'Apollon
Vous voulez entrer dans la route
Qui conduit au sacré vallon.
Vous y réussirez sans doute,
Car vous avez le meilleur ton :
Mais songez que de ce canton
Les habitantes immortelles
Sont de très-caustiques pucelles;
Et qu'il faut toujours avec elles
S'y prendre d'une autre façon
Que vous ne faisiez avec celles

Du Wauxhall et du Panthéon.

Dans ce Panthéon erotique ,
 Dans ce libidineux Wauxhall
 Dont vous chérissiez tant le bal ,
 La gravelure et la musique ,
 Pendant le dernier carnaval ,
 Sans cesse le plaisir se pique
 De n'être qu'un dieu déloyal.
 Deux à deux les nymphes de Gnide
 Se rassemblent dans ce séjour ,
 Et vont circulant tout autour ,
 D'un air bien tendrement avide.
 Là tout est gai , tout semble beau :
 Les Grâces , qu'on voit par centaines ,
 Les Armides en grand chapeau ,
 Et les Circés en caraco ,
 Sont douces , riantes , humaines ,
 Pour le Midas le plus nigaud .
 Quiconque paie est sûr qu'on l'aime ;
 Et la mode , arbitre suprême
 Des arts et des mœurs des François ,
 Par son ridicule succès ,
 Y règle la volupté même.

Là sont tous les Amours rivaux :

Ch. . . conduit ceux de Paphos,

Qu'il trompe avec persévérance ;

R. . . en mène de Lesbos ;

Et Le V. . . de Florence.

Pour moi , j'imité vos projets ;

Je livre ces lieux désormais

A leur lubrique extravagance ;

Pour mon cœur ils n'ont point d'attraits ;

Et j'en fuis avec la Décence ,

Qui les fuit , je crois , pour jamais.

É P I T R E

A M. LE DUC

DE LA VAUGUYON,

PAIR DE FRANCE,

AMBASSADEUR AUPRÈS DE SA MAJESTÉ
CATHOLIQUE.

Paris, 1786.

TANDIS que votre politique ,
Par sa noble dextérité ,
A du léopard Britannique
Confondu l'orgueil irrité ,
Ranimé la vigueur antique
Du lion Batave insulté ,
Et des Brutus de l'Amérique
Secondé l'intrépidité ;

Moi , l'enfant de la liberté ,
 Moi , qu'alors le destin bizarre
 Sur les mers avoit emporté ,
 J'ai saisi le luth de Pindare ,
 Et soudain je vous ai chanté ;
 Puis des Antillès saccagées
 Prompt à rappeler tous les droits ,
 J'ai peint les vertus outragées
 Des Caciques leurs premiers Rois ;
 Et sous leurs tombes négligées
 Leurs ombres , qu'a ravi ma voix ,
 Ont eu l'espoir d'être vengées.
 Mais à présent que dans Paris
 Des muses je reprends le code ,
 Je vois trop qu'une autre méthode
 Doit présider à mes écrits ,
 Et que le ton pompeux de l'ode
 Convient beaucoup moins que les ris.
 Les ris ont tant de droits pour plaire !
 Leur troupe brillante et légère
 Soulage du poids des grandeurs ,
 Et sait tempérer les froideurs
 D'une philosophie austère.

Si le François se voit cité
 Pour sa douce affabilité,
 Ses graces, son urbanité,
 Autant qu'il l'est pour son courage,
 Ce n'est qu'aux ris, à la gaîté,
 Qu'il doit un si bel avantage.
 Mais je crains que par trop de soins
 L'ennui désormais ne l'accable.
 Car dès l'instant que l'on rit moins,
 On est sans doute moins aimable.
 Déjà d'impertinens docteurs,
 Dans des livres bien longs, bien tristes,
 Du plaisir sont les détracteurs.
 Tantôt on les voit Magnétistes,
 Tantôt hargneux Economistes,
 Et quelquefois même Théistes,
 Pour mieux endormir leurs lecteurs;
 Trouvant une rapide gloire
 Dans des paradoxes nouveaux,
 Ils s'exhalent sur leurs tréteaux,
 En vrais charlatans de la foire.
 Ils ont la vogue tour-à-tour;
 Et grace à ces extrayagances,

A la ville , même à la cour ,
 Le beau sexe , né pour l'amour ,
 Pense être né pour les Sciences.
 Tous les âges et tous les rangs
 Courent habiter des musées ;
 Nos dames , fort mal avisées ,
 Quittent leurs boudoirs pour les bancs ,
 Et là d'algèbre et de chimie
 S'occupant sans comprendre rien ,
 Elles bâillent presqu'aussi bien
 Qu'un vétéran d'académie.
 Chacune après rentrant chez soi ,
 S'arme d'un babil ridicule ,
 Des mondes explique la loi ,
 Disserte sur un molécule ,
 Et se croit la très-docte émule
 De Condorcet et de Fourcroy.
 Telle est l'entituyeuse manie ,
 Qui régnaît aujourd'hui chez nous ,
 De vieux écoliers et de fous
 Remplit la bonne compagnie ;
 Mais qui demain sera bannie
 Par quelque passe-temps plus doux.

Pour vous dont l'heureux ministère ,
 Du jeune Roi qui vous chérit ,
 Sert si bien la grandeur prospère
 Chez le Batave ou chez l'Ibère ,
 Peuple qui rarement sourit ,
 Vous faites tout ce qu'il faut faire ;
 Et la sagesse vous apprend
 A changer de mode et d'habit ,
 Mais sans changer de caractère.
 Votre génie hardi , loyal ,
 Au bien de l'Europe travaille :
 Comme vous plaisez à Versailles ,
 Vous plairez à l'Escorial.
 Vous peignîtes dès votre enfance,
 Avec la plume des Platons ,
 Les Germanicus de la France.
 Instruit dans la double science
 Et des Lockes et des Newtons ,
 Vous suivîtes leur vol immense.
 A la fermeté des Catons
 Des d'Ossat joignant la prudence ,
 Vous rétablîtes la balance
 Que dérangoient les fiers Bretons.

Enfin d'une grave audience
Passant aux jeux avec aisance ,
Grace à cet art que nous vântôhs ,
Vous nous avez prouvé d'avance
Que tous les goûts et tous les tohs
Etoient faits pour Votre Excellence.

E P I T R E

A Mme. LA MARQUISE DE B...

Paris, 1786.

L'ON sait très-bien que les Poètes
Avec gloire ont jadis chanté
Et la valeur et la beauté ;
Mais de nos jours , en vérité ,
Les vers passent pour des sornettes
Dont on semble trop peu flatté.
C'est sans doute un travers què causent
Quelques soi-disant Beaux-esprits ,
Qui dans le journal de Paris ,
Inhumant leurs petits écrits ,
Périodiquement s'exposent
A tous les dégoûts du mépris.
Mais par une erreur indiscrete,
Faut-il aussi que l'on rejette
L'ouvrage qui peut être bon ?
Faut-il qu'on place sans raison

Voltaire à côté de Gacon ,
Et Saint-Lambert près de V... ?

Vous , Madame , vous faites mieux ;
Et des chantres mélodieux
De la Grèce et de l'Ausonie
Vous appréciez l'harmonie ,
Ainsi que les sons gracieux
De ces François audacieux
Qu'échauffe un lyrique génie.
Puis votre suffrage brillant
Forme , enhardit et développe
L'aimable et timide talent
Du jeune traducteur de Pope.
Bien plus , vers moi vous descendez ;
Votre voix touchante m'inspire ;
Et d'un regard vous me rendez
L'essor de mon premier délire.
Mais reprendrai-je le pinceau ?
Dois-je , pour vous prouver mon zèle ,
Tenter de tracer un tableau
Qui seroit trop loin du modèle ?
Eh ! qui peut dignement louer

L'esprit ingénieux , sublime ,
 Et la vertu si magnanime
 Dont le ciel daigna vous douer ?
 En vous montrant sensible , affable ,
 En disant qu'avec dignité
 Vous signalez votre bonté
 Et votre douceur ineffable ,
 Ces traits remplis de vérité
 Auroient presque l'air d'une fable.

Vous savez toujours avec goût ,
 Parmi de mobiles nuances ,
 Choisir ce ton des convenances
 Qui charme et réussit par-tout.
 Dans les tourbillons du grand monde ,
 Dans ces soupés si délicats ,
 Où chacun s'excite à la ronde ,
 Et prend pour joie un vain fracas ;
 Où l'on persifle , médit , fronde ;
 Où , bien qu'en erreurs on abonde ,
 On croit pourtant sur tous les cas
 Avoir une raison profonde ;
 Livrée à ses égaremens ,

La foule étourdie , empressée ,
Laisse extravaguer sa pensée ,
Et perd tous ses plus beaux momens :
L'on cite des Clubs , des romans ,
Le Panthéon et le Lycée ,
La Thiare , le Caducée ,
Les plus nouveaux ajustemens ,
Rhodope et tous ses diamans ,
Une Actrice à grands sentimens ,
Une Duchesse intéressée ,
Une prude et ses six amans ;
L'on parle d'un projet utile
Qu'on prétend réduire à zéro ;
De Gluck , de Mesmer , de Préville ,
De du Paty , de Cagliostro ;
Des champs , de la cour , de la ville ,
D'un sermon et de Figaro.
Mais vous que la raison éclaire ,
Vous daignez nous dédommager
D'une turbulence légère :
Ces fous , à qui vous savez plaire ,
Vous savez aussi les juger.
Tendre épouse , mère prudente ,

En goûtant l'attrait séducteur
 D'une société brillante ,
 Du plaisir vous cueillez la fleur ,
 Sans que l'épine vous tourmente ;
 Et l'on voit bien que votre cœur
 N'en songe pas moins au bonheur
 De votre famille charmante.
 Aussi , tout Paris enchanté
 Vante , admire votre beauté ,
 Vos graces et votre décence ;
 Et nous sommes certains d'avance
 Que , par un honneur mérité ,
 L'équitable postérité
 Saura vous placer à côté
 D'un Guerrier vengeur de la France ,
 Et des fiers Anglois redouté.
 Quand on peint le héros d'Ithaque ,
 L'on peint sa digne épouse encor ;
 Peut-on parler du brave Hector ,
 Sans citer la belle Andromaque ?

EPITHALAME.

Paris, 1785.

MIDAS vient dépouser Psyché :
Pleurez, Grâces, pleurez votre déconvenue !
Dans son lit en tremblant cette Nymphe est venue ;
L'or en a conclu le marché.
Sa bouche de corail , son cou , sa gorge nue ,
Et ce réduit charmant , si couvert , si caché ,
Où l'Amour s'étoit retranché
Avec la Pudeur ingénue ,
Tout est enfin en proie à la rage connue
D'un vieux Satyre débauché.
Ah ! faut-il donc qu'ainsi la bizarre Fortune
Serre des nœuds mal assortis ?
Faut-il que tous les cœurs , par ses dons pervertis ,
Obéissent sans crainte à sa voix importune ?
Qu'elle règne en tyran sur ces ames de fer
Qu'entraîne une avide injustice ;
Lâches , qu'on voit toujours braver par avarice
Les pirates , les vents , la mer et son caprice ,

Et les foudres des cieux , et les feux de l'enfer.
 Qu'elle guide à son gré la troupe plus farouche
 Des désolateurs des humains ,
 De ces guerriers cruels qu'aucun remords ne touche ,
 Qui portent un poignard dans leurs sanglantes mains ,
 Et le blasphème dans leur bouche ;
 Mais qu'elle laisse en paix , et bien loin des dangers ,
 La timidité , l'innocence ,
 La beauté , la candeur , les jeux , les ris légers.
 Dans sa perfide cour à jamais étrangers ,
 Sont - ils faits pour languir sous sa vile puissance ?
 Cependant de Psyché tel est l'affreux destin ;
 A ses premiers sermens elle la rend parjure.
 Amour , tu le vois trop , ton malheur est certain :
 Mais tu dois punir cette injure ;
 Dieu fripon , ta vengeance est sûre.
 Midas est à tes pieds : c'est un charmant augure.
 Signale ton courroux sur le front du coquin ;
 Et dérobe à nos yeux sa maussade figure
 Sous la couronne de Vulcain.

É L É G I E

A U N E C O Q U E T T E.

Paris, 1786.

GRACE à tous tes écarts , grace à ton vain caprice ,
Sur mon cœur , ô Nériss ! tu ne dois plus compter.
La raison me tendant une main protectrice ,
 Tout-à-coup vient de m'arrêter
 Sur le penchant du précipice
 Où le sort sembloit me jeter.
Ces plaisirs qu'à l'exès ton ardeur nous prodigue
 Me servent eux-mêmes contre eux :
C'est en rentrant au port que je deviens peureux ;
Et le calme qui suit le trouble et la fatigue
 De tous nos combats amoureux ,
Me fait voir à loisir que je fus trop heureux.
Pouvois-je craindre ainsi ton séduisant empire ,
Pendant ces belles nuits d'amour et de délire ,
Où seuls , de toute gêne à-la-fois dégagés ,
Nous restions sans habits comme sans préjugés ?

G

Friponne ! tu savois , malgré ton imposture ,
 Qu'il n'étoit point pour toi de plus riche parure ,
 Que tes grands cheveux noirs flottans sur ton beau corps ,
 Tes yeux demi voilés , nageant dans la luxure ,
 Tes dents d'émail , ton sein , et ces secrets trésors ,
 Dont sur moi la puissance est si prompte et si sûre.
 Livrés à des desirs enfans de la nature ,
 Sur l'autel du bonheur je te portois alors ;
 Et dans l'enchantement d'une volupté pure ,

Nous n'écoutions que nos transports.

A seconder tes vœux mon cœur mettoit sa gloire ;
 Mes bras te captivoient dans leurs tendres liens ;
 Je me sentois moi-même enchaîné par les tiens ;

Et chacun de nous osoit croire

Qu'il remporteroit la victoire.

Dans ces embrassemens étroits ,

Tous nos sens de plaisir frémissaient à-la-fois ;

Ton ame te fuyoit , vers la mienne élançée ;

Par ma bouche aussitôt ta bouche étoit pressée ;

Et fier de signaler mes rapides exploits ,

Athlète audacieux , mais soumis à tes lois ,

Je cessois mes efforts , en te voyant lassée ;

Quand soudain ranimé par des refus adroits ,

Je lisois tes desirs au fond de ta pensée,
Et la lutte d'amour étoit recommencée.

Ah ! dans ces fortunés momens ,
De quels feux , ô Nérïs , la jouissance embrase
Les sensibles et vrais amans !

Tes baisers , tes soupirs , tes doux emportemens ,
M'ont fait d'une divine extase
Eprouver les ravissemens.

Mais l'ivresse est passée , et ne doit plus renaître ;
De mes sens apaisés je demeure enfin maître ;
Content , si ce n'est pas trop tard !

La coupe du plaisir devant moi peut paroître ;
Offerte par tes mains , je la mets à l'écart ;
Et je crains désormais , je l'avouerai sans fard ,
Que ta coquetterie , ou Syphilis peut-être ,
N'en aient corrompu le nectar.

V E R S

Faits dans un bal , et adressés à deux demoiselles qui se donnoient des baisers.

Paris , 1786.

EMPLoyer des carquois sans traits ,
Aux jeux où le plaisir engage ,
C'est à votre jeune courage
Préparer de fâcheux regrets.
Couple ingénu , tendre et folâtre ,
Puisque vous cherchez à combattre
Sous les étendards de l'amour ,
Daignez chez moi prendre des armes :
Je veux , en faveur de vos charmes ,
Vous faire vaincre tour à tour.



D I T H Y R A M B E

A L' A M O U R.

AMOUR ! charmant Amour ! Divinité puissante !
Qui vois à tes genoux la terre obéissante ,
Invoquer ton sourire , et révéler tes lois ,
Tandis qu'à te louer je consacre ma lyre ,
 Seconde mon délire ,
Et prête ta mollesse aux accens de ma voix !

Tes poètes sacrés , Linus , Orphée , Homère ,
Dans l'Olympe ont choisi la beauté pour ta mère ,
Et t'ont peint sous les traits d'un enfant gracieux :
Mais aussi nous voyons , par cet heureux emblème
 Que ton pouvoir suprême
Soumet avec douceur les Mortels et les Dieux.

Oui , tout reconnoît ton empire :
Des cieux au terrestre séjour ,
Tout ce qui naît , vit et respire ,

Naît, vit, respire par l'amour.
 Des végétaux, des durs fossiles,
 Tes flammes actives, subtiles,
 Vont pénétrer les corps divers ;
 Et le plaisir qui les anime
 Est l'émanation sublime
 Du créateur de l'univers.

L'oiseau caché sous le feuillage ,
 Ou voltigeant parmi des fleurs,
 Dans son mélodieux langage,
 Demande toujours tes faveurs.
 Plus loin la colombe amoureuse,
 D'une voix rauque et langoureuse ,
 T'exprime ses tendres desirs ;
 Et l'insecte presque invisible,
 Nous annonce qu'il n'est sensible
 Qu'au seul attrait de tes plaisirs.

Le superbe lion, aux Syrthes de Carthage,
 Sent des feux que déjà sa compagne partage.
 Ils goûtent tes douceurs sans connoître tes maux ;
 Et tu les vois s'unir en rois des animaux.
 Mais quels cris dans les bois ont semé l'épouvante ?

Là le tigre en furie a surpris son amante :
 Sous ses dents , sous sa griffe , il la presse , il l'abat ;
 Et leur plus tendre amour est un sanglant combat.
 Amour ! dispense mieux ta puissance féconde ;
 Epargne des tyrans et des forfaits au monde :
 Fuis les tigres , et vois les habitans des eaux
 Te suivre , te chercher en jouant sur les flots.
 Mais que dis-je ? au milieu de la race mortelle ,
 Le lion généreux, la colombe fidelle
 Sans doute moins que l'homme ont droit à tes bienfaits
 L'homme de ton pouvoir ennoblit les effets ,
 Quand ses sens épurés par les goûts de son ame ,
 Connoissent tout le prix de ta céleste flâme.

Jadis ton culte sacré
 Remplit la superbe Asie ;
 Tu fus long-tems révé-
 ré De l'antique Phénicie.
 Le Nil vit son peuple heureux ,
 Toujours brûlant de tes feux
 Sur ses rivages humides ;
 Et tu lis enco-
 re ses vœux
 Gravés sur les pyramides.

Les Grecs, ces divins mortels ,
 Que les muses embellirent ,
 Illustrèrent tes autels
 Par tout l'encens qu'ils t'offrirent.
 Ils méloient la volupté
 A l'altière liberté,
 Les plaisirs à la sagesse ;
 Et pour servir la beauté ,
 Tu savois armer la Grèce.

Les fiers Romains , à leur tour ,
 A te plaire osoient prétendre ,
 Et de la mère d'Amour
 Ils se vantoient de descendre.
 Aussi cherchant tes regards ,
 Ces intrépides Césars
 Que le monde admire encore ,
 Délaissoient le champ de Mars ,
 Pour voler aux jeux de Flore.

De tes honneurs l'univers est rempli ;
 Tu sais charmer les peuples les plus sages ;
 Et chez tous ceux que nous nommons sauvages ,

Ton culte aimable est encore établi.
 Aux mers du Sud il est une heureuse île ,
 Pays charmant , naguère découvert ,
 Et qu'a décrit le hardi Bougainville ,
 Où des amans le plaisir pur , facile ,
 T'est devant tous pieusement offert.
 Du haut des airs à ton gré tu contemples ,
 Pour t'honorer deux Otaïtiens ,
 Qui s'enlaçant dans tes étroits liens ,
 De bien aimer retracent les exemples.
 Sur le gazon , à la clarté du jour ,
 De son bonheur signalant les prémices ,
 Le couple heureux s'enivre de délices ;
 Et tout le peuple admirant à l'entour ,
 Et bénissant de si doux sacrifices ,
 Répète en chœur le cantique d'amour.

Mais quoi ! dans mon zèle erotique
 Dois-je évoquer l'antiquité ;
 Et de l'océan Pacifique
 Faut-il franchir l'immensité ?
 Aux lieux charmans où je réside ,
 Amour ! ton pouvoir qui me guide ,

N'a-t-il pas d'assez beaux succès ?
 Quel peuple te rend plus d'hommages ,
 Et sent mieux tous tes avantages
 Que nos voluptueux François ?

Boudoirs enchanteurs de nos belles ,
 Où tout fait naître le désir !
 Asyles discrets et fidèles
 Que l'Amour daigne se choisir !
 Vous le savez , dans votre enceinte ,
 Ce dieu bannissant la contrainte ,
 Nous donne ses soins les plus doux ;
 Et par lui les parens barbares ,
 Et les maris froids et bizarres ,
 Dorment sur la foi des verroux.

Pour vous, ombreuses Tuileries ,
 Vous , solitaire Luxembourg ,
 Servez les tendres rêveries
 Et les mystères de l'Amour ;
 Tandis qu'au palais de Philippe ,
 Les légers enfans d'Aristippe
 Sont d'un plaisir bruyant frappés ,

Et que dans ses ardeurs profanes,
 Un vain peuple de courtisanes,
 Répond à leurs desirs trompés.

Mais quittez vos fraîches fontaines,
 Courez un instant dans les bois ;
 Percez l'écorce de vos chênes,
 Et daignez répondre à ma voix,
 De Saint-Cloud paisibles Naiades,
 Et vous indulgentes Dryades
 Et de Boulogne et de Neuilly !
 Dites par quels plaisirs sans nombre ,
 Sur vos gazons et sous votre ombre ,
 Le tendre Amour est accueilli.

Qu'entends-je ? aimable Dieu ! quel nouveau chant
 t'appelle ?

Des Sylvains attendris ce sont les doux accords :
 Leur voix fait retentir l'écho de Bagatelle :
 Bagatelle ! où les cœurs éprouvent tes transports.

Sur ce rivage,
 Tout rend hommage
 Au tendre Amour.

Dans ce séjour ,
Ce dieu volage
Fixe sa cour.
Sous cet ombrage ,
Le rossignol
Suspend son vol ;
Et son ramage ,
Des vifs desirs ,
Des doux plaisirs
Nous peint l'image.
Tout vit ici
Sans nul souci :
La sombre envie
En est bannie.
La volupté ,
De la gaîté
Toujours suivie ,
Livrant nos cœurs
A ses douceurs ,
Sème des fleurs
Sur notre vie.
Amour heureux ,
Dans ces beaux lieux

Toi seul nous guides ,
 Toi seul présides
 A tous nos jeux !

C'est ici qu'à tes vœux mon cœur toujours fidelle ,
 Vient de sentir l'ardeur d'une flâme nouvelle.
 Tu m'as montré Théone , et Théone soudain
 A fixé mes desirs , a changé mon destin.
 Le charme de sa voix , son regard , son sourire ,
 Portent dans tous mes sens le plus tendre délire.
 Sans cesse je la suis , empressé , curieux :
 Même quand le devoir l'éloigne de mes yeux ,
 Je ne la quitte point ; je sais tromper l'absence ;
 De ton illusion la flatteuse puissance ,
 Pour calmer mes regrets me prête son secours :
 Dans nos cercles bruyans je l'apperçois toujours ;
 Et seul , l'ame de joie et d'espoir enivrée ,
 Je retrouve encormieux son image adorée.
 Je sais jouir alors de ce que j'ose voir.
 Je baise ses yeux bleus qu'ombrage un sourcil noir
 Et son beau cou d'albâtre , et ses lèvres riantes ;
 Et de ses cheveux d'or les tresses ondoyantes ,
 Ses bras , sa main de neige , et ce pied si léger ,

Qui court sur nos gazons, et semble voltiger.
 Non, jamais de Phaon l'amante abandonnée,
 Ni cette autre beauté qu'osa trahir Enée,
 Ni Pétrarque, aux échos soupirant ses chansons,
 Ni Saint-Preux du Valais enflamant les glaçons,
 Ni Clarissé mourante aux bords de la Tamise,
 Ni l'ardent Othello, ni la tendre Héloïse,
 Ni tous les cœurs enfin qui subirent ta loi,
 N'ont pu brûler, Amour ! d'autant de feux que moi.

Viens donc favoriser l'ivresse
 Qui domine aujourd'hui mes sens ;
 Et récompense, Amour, d'une égale tendresse
 La tendresse que je ressens.

. Livre à mes vifs desirs la craintive Théone ;
 A la douceur d'aimer que son cœur s'abandonne.
 Ce cœur jusqu'à ce jour ne t'avoit point suivi ;
 Lance-lui tous ces traits dont le pouvoir l'étonne,
 Et reprends sur l'hymen un droit qu'il t'a ravi.

Sous tes voluptueux auspices,
 A l'abri des jaloux qu'alors nous oublierons,

Théone et moi réparerons
Du sort qui l'égara les froides injustices.

Et dans l'ardeur dont nous te servirons ,
Tu connoîtras que tes autels propices
N'auront jamais reçu de sacrifices
Pareils à ceux que nous t'adresserons !

LA BOUCLE DE CHEVEUX.

JE les contemple et les baise sans cesse ,
Ces blonds cheveux que j'ai reçus de toi :
Gages sacrés et garans de ta foi ,
Ils sont un prix digne de ma tendresse.
A mon bonheur , par l'amour destinés ,
Et sur ma main en bague façonnés ,
Ils charmeront l'ennui de ton absence ;
Et si du sort j'éprouve la rigueur ,
En les pressant doucement sur mon cœur ,
Ils me rendront le calme et l'espérance.
Mais , à jamais jaloux de ce trésor ,
Quand le trépas bornera ma carrière ,
Dans le tombeau j'en veux jouir encor :
C'est de l'Amour la volonté dernière.

É P I T R E

DE M. S***.

A L'AUTEUR DES BAISERS DE ZIZI,

Sur les détracteurs de la poésie.

Tor, qui pour les neuf sœurs connois quel fut mon zèle,
Tu peux donc soupçonner que ma bouche infidèle,
Du dieu de l'Hélicon abandonnant l'appui,
Désavoue un encens que j'ai brûlé pour lui ?
Loin de toi cette crainte : ami , tu peux m'en croire ;
Je ne sais point rougir d'être amant de la gloire :
Mon cœur qu'elle a charmé la chérira toujours ;
Et de mes vains censeurs quels que soient les discours
J'ai du goût pour les vers ; je le dis , et sans honte.
A mépriser cet art les sots trouvent leur compte ;
Moi , grace à la raison , je n'ai point partagé
Des Marsyas du tems l'ignorant préjugé ;
Et si , pareil à toi , j'entrois dans la carrière ,

Aux Muses je saurois offrir ma vie entière. —

Mais consacré dès lors au culte des beaux arts ,
L'on ne me verroit point fatiguer les regards
De ces mortels jaloux qu'un vain délire anime.

A l'homme sans talent le talent semble un crime ;
De l'aspect des neuf sœurs son œil est irrité ;
Et la Fortune seule est sa divinité.

Il ne sourit jamais qu'à l'écrivain vulgaire
Qui s'abaisse à briguer sa faveur mercenaire ,
Et qui du nom d'un fat souillant une chanson ,
Ose vendre à Plutus les lauriers d'Apollon.

Que ne m'a-t-il armé de sa lyre immortelle ,
Ce Dieu depuis long-tems à mes vœux trop rebelle !
Ma muse en ses accords invoquant l'équité ,
Feroit avec éclat parler la vérité.

Vainement Floridor , enflé de sa naissance ,
Etaleroit aux yeux son faste et sa puissance ;
Le trait sur Floridor à l'instant décoché ,
Iroit orner un vers du nom de son Duché.

Quand l'aigre Nulancour , comptant sur sa mémoire ,
Viendrait , du fond d'un Club , colporter une histoire
Dont le récit s'achève au murmure flatteur
Qu'autour de lui répand un cercle approbateur ,

Laissons-le , m'écrirais-je , il est là dans sa sphère ;
 Le bavard qu'en ces lieux nous voyons qu'on préfère ,
 A bon droit de Luculle a choisi la maison :
 Où peut briller l'oison , si ce n'est chez l'oison ?

La satire séduit ; c'est un plaisir suprême
 Que d'illustrer un sot en dépit de lui-même :
 Ainsi l'heureux Boileau , par ses écrits mordans ,
 A su rendre immortels les Cotins de son tems.

De louer cependant si l'on a la manie ,
 N'y peut-on parvenir sans montrer Polymnie
 Sous les indignes traits d'un lâche adulateur ?

Des droits de la raison auguste protecteur ,
 Joseph vient d'immoler l'hydre du fanatisme ;
 Et sur l'autel brisé du sanglant despotisme ,
 Les fiers Américains , trop long-tems avilis ,
 Lèvent un front superbe , à l'ombre de nos lis :
 En des sujets si beaux qu'un poète s'épuise ;
 Qu'il dicte avec L O U I S la paix à la Tamise ;
 Qu'il cite ce qu'a fait Vergennes pour l'état ;
 Que Bouillé , dans ses vers , se montre avec éclat :
 La louange ne peut sembler illégitime ,
 Alors qu'elle devient un tribut de l'estime.
 Pour moi , trop foible encor pour ces essais brillans ,

Pope vint étayer mes modestes talens ;
 Et ma muse dès-lors s'honorant d'un tel guide ,
 En des sentiers tracés a paru moins timide .
 Ce n'est pas que du Pinde aveugle déserteur ,
 J'aie imité jamais le pesant traducteur
 Dont un vocabulaire enferme le génie ;
 Qui jaloux du mot seul , et non de l'harmonie ,
 Sur un vers plein de feu se traîne languissant ,
 Et suit à pas de nain les traces d'un géant :
 Qu'auroit pu me produire une étude stérile ,
 Contraire à mes penchans , à ma gloire inutile ?
 Aux plus obscurs travaux je sais qu'il est des prix :
 Mille auteurs , je le sais , nous ont assez appris
 Que sur le mont sacré sans peine on trouve place ,
 Porté sur les feuillets d'un Pope ou d'un Horace ;
 Mais quand je parviendrois , par un effort heureux ,
 A voir unir mon nom à quelque nom fameux ,
 Ignore-t-on que , fier de son titre sublime ,
 Le suivant d'Apollon , trop avare d'estime ,
 Ne souffre aucun partage , et se croit assez grand
 Pour mériter lui seul les honneurs qu'on lui rend ?
 Mais que est , dira-t-on , ce jeune fanatique ,
 Qui nous vient déclamer d'une voix despotique ?

Aux cercles, aux boudoirs, chez les grands inconnu,
 A-t-il dit un bon-mot qui nous soit parvenu ?
 Novateur plein de goût , l'a-t-on vu sur la scène
 Au char de la Folie attacher Melpomène ,
 Et des airs de Grétry surchargeant un sermon ,
 Nous a-t-il fait pleurer à l'opéra bouffon ?

Hélas ! il est trop vrai : de nos cercles volages
 Je ne recherche point les bizarres suffrages :
 Ambitieux de gloire , et non pas de grandeurs ,
 A nos grands corrompus je laisse leurs faveurs.
 Dans les brûlans climats où je reçus naissance ,
 L'homme, dès son printems ivre d'indépendance ,
 De tout sentiment vil apprend à s'affranchir ;
 Et l'orgueil à ses pieds ne le voit point fléchir.

Que seulement je plaise à quelque ami sincère ,
 Dont le goût épuré me dirige et m'éclaire ,
 Je saurai tout oser ; et mes vers courageux ,
 En immolant les sots, pourront vivre après eux.

62632303

1155







